

**Digi-Climat 2025**  
**Nouvelle écrite en collaboration avec la classe de première bac pro CIEL**  
**du Lycée Charles Tellier de Condé-en-Normandie**  
**et leur professeure Mme Renaudin.**

**JULIA**

*Quelle est ma définition du succès ?*

*C'est quelqu'un qui se bat pour une cause parce qu'il sait qu'elle est juste,  
Alors que tous les autres ont la queue entre les jambes.*

*What's my definition of success?*

*Standing up for what you know is right,  
while everybody else is tucking their tail between their legs.*

Julia répète dans sa tête ces paroles d'une chanson de rap qu'elle écoutait en boucle, adolescente. Elle les répète pour se donner du courage. Pour ne pas sentir que ses jambes flageolent en montant les marches de l'estrade. Pour oublier que ce n'est pas la chaleur étouffante de ce mois de mai qui humidifie ses paumes et assèche sa gorge.

Combien de personnes l'applaudissent sur ces chaises ? Mille ? Deux-mille ? Sans compter les millions qui la regardent à distance, derrière ces caméras qu'elle essaie d'oublier. Elle avance vers le micro. C'est pratique, un micro, ça donne une contenance.

Julia effleure des yeux le premier rang. Elle évite les écharpes tricolores pour se concentrer sur les autres, les proches, les alliés. Elle sourit en apercevant son père, rajeuni et fier dans son costume bleu. C'est l'avantage, quand les cheveux blanchissent d'un coup à cinquante ans : vingt ans plus tard, on n'a pas l'air plus vieux. À côté, une chaise vide. Ça fait dix ans qu'il garde une chaise vide à côté de lui. L'absente, c'est la mère de Julia, rongée à petit feu par ce cancer des ouvriers de l'amiante que les habitants du coin ne connaissent que trop bien.

Sophie et Léo sont là, bien sûr, les amis de toujours.

Et puis il y a Hélène, celle qui lui a transmis l'amour des plantes, la passion du vivant. Elle encourage Julia d'un signe de tête. Elle rayonne de bonheur.

Si elle savait !

Le discours de Julia s'échappe de ses mains tremblantes. Elle se baisse pour le ramasser, s'y prend à deux fois pour réussir à caler la feuille sur le pupitre.

C'est peut-être le jour le plus important de toute son existence.

« Madame la Présidente.. ».

Elle s'arrête. Ce filet de voix, ça ne va pas.

Elle détourne sa bouche du micro, se racle la gorge.

Elle se replace, redresse la tête.

Elle fixe son regard au loin, par-delà les éventails qui s'agitent, par-delà les barbelés.

Elle fixe les arceaux de fer, ultimes vestiges des serres d'Hélène. Ces serres magnifiques où Julia passait ses mercredis d'enfance à admirer, à observer, à apprendre. C'est dans ces serres qu'est née sa passion pour la biologie végétale.

Elle se force à sourire pour se donner de l'assurance.

« Madame la présidente de la République, reprend-t-elle d'une voix plus claire,  
Monsieur le Préfet,  
Mesdames et Messieurs les maires,  
Vous tous mes chers amis, habitants des vallées de la Vère et du Noireau,

Aujourd'hui est un grand jour. Un jour que nous attendons tous depuis vingt ans. Aujourd'hui, la zone d'exclusion de la vallée de la Vère sera officiellement rouverte à toutes et tous. »

Une salve d'applaudissements accueille cette déclaration.  
Julia attend que le silence revienne.

« Qui aurait pu imaginer cela il y a 20 ans ? » reprend-elle.

« Souvenez-vous.  
Le 3 janvier 2031, notre petite commune de Condé-en-Normandie faisait la une des journaux avec cette catastrophe que l'on a surnommée « Vère-nobyl ».

Ça a commencé par la « crue du siècle », comme on l'a naïvement appelée à l'époque.  
L'eau du Noireau qui envahit le centre-ville en moins de deux heures ; la coulée de boue qui dévaste les étals du marché et emporte les voitures ; les routes impraticables et les secours qui tardent ; l'électricité coupée...  
Ce jour-là, mon père a failli mourir englouti dans son fournil, où il préparait les croissants du matin. Par miracle, il a réussi à s'échapper par un soupirail. Il a perdu sa boulangerie et ses cheveux noirs, mais il est resté en vie. D'autres n'ont pas eu cette chance. »

Julia marque une pause. Autant pour ancrer le souvenir que pour reprendre son souffle : elle a oublié de respirer !  
Mais lire lui fait du bien. Ses jambes ont cessé de danser, ses mains de gigoter, sa voix de chevroter. Les éventails qui s'agitent en face d'elle ne lui donnent plus le vertige.

« Ce n'était que le début », poursuit-elle.  
« Car ce jour-là, notre pire cauchemar s'est produit : la Vère aussi a débordé de son lit. Elle est allée lécher les murs de la dernière vieille usine automobile de la région, ruine meurtrière bourrée d'amiante. Elle a disséminé les fibres mortelles dans nos potagers, dans nos pâtures, dans nos champs, dans notre eau.

Vous connaissez la suite : une large zone de la vallée de la Vère a été interdite d'accès. Ces champs où mon amie cultivait ses fleurs et ses arbres fruitiers, ces maisons où j'avais été invitée à des anniversaires, ces chemins si souvent arpentés le dimanche, sont devenus du jour au lendemain un *No Man's Land* entouré de barbelés, où personne n'avait plus le droit d'entrer. Une zone d'exclusion, comme à Tchernobyl ou à Fukushima.  
La « vallée de la mort » n'avait jamais aussi bien porté son nom. »

Julia se sentait de mieux en mieux. Évoquer ces souvenirs faisait remonter en elle la colère qu'elle avait ressentie à l'époque. Cette colère, c'était sa compagne de toujours. Celle sur qui elle pouvait toujours compter. Quand sa colère était là, elle se sentait plus forte.

« Moi, j'étais jeune et révoltée », poursuivit-elle avec fougue. « Se résigner ne faisait pas partie de mon vocabulaire.

Tout le monde m'a prise pour une folle, quand j'ai décidé de me lancer dans un doctorat de recherche sur la dépollution des sols amiantés par les plantes. Même mon directeur de thèse n'y croyait qu'à moitié.

Pour me donner du courage, j'ai créé avec quelques amis l'association « Sols en vie ». Au départ, j'organisais des conférences-débat sur la dépollution des sols dans le salon de mes parents. La première année, nous n'étions que 4 ou 5.

Les gens étaient occupés à réapprendre à vivre à côté du *No Man's Land*. On s'entraidait, on se disputait aussi. On cherchait des solutions pour faire de la place aux sinistrés.

Et puis le Noireau a débordé de nouveau l'année suivante.

Et l'année d'après.

L'amiante, tout le monde voulait l'oublier. Le vrai sujet de débat dans la commune, c'étaient les inondations. On n'en pouvait plus que ça se répète, encore et encore. Que faire ? Comment s'adapter ? Comment réaménager pour ne plus subir ?

Avec les copains de l'association, on a décidé d'élargir le thème de nos conférences à la lutte contre les inondations.

De toute façon, mes recherches sur l'amiante piétinaient.

On a organisé des rencontres en visioconférence avec des scientifiques du monde entier, des spécialistes qui acceptaient de répondre aux questions très pratiques des habitants pour tenter d'atténuer les inondations. Ça parlait restauration des méandres du fleuve, désartificialisation des sols, plantation de haies, aménagement de zones humides... Et puis à force d'explorer le sujet, à force de chercher des solutions, on a compris que dans la lutte inégale entre l'eau et l'homme, c'est toujours l'eau qui gagne. Et on a commencé à parler de relocaliser des activités.

Nous n'étions pas les seuls en France à subir des inondations à répétition, loin de là.

Ce qui nous distinguait des autres, c'est que nous avons déjà vécu l'amputation d'une partie de notre bassin de vie. Alors l'idée de libérer les zones inondables, de déplacer des maisons et des activités, ça ne nous faisait pas peur. On l'avait déjà fait du jour au lendemain autour de la Vère, on pouvait bien l'organiser en quelques années autour du Noireau !

Partout ailleurs, les habitants cherchaient des moyens pour lutter contre la montée des eaux. Nous, on a regardé le problème dans l'autre sens. On a pris l'inévitable pour acquis, et on a cherché comment on pouvait gérer notre adaptation au mieux, tous ensemble.

Des groupes de travail se sont constitués pour aider ceux dont les activités ou les logements étaient situés en zone inondable. Des chantiers participatifs ont rassemblé des centaines de bénévoles pour planter des haies, tester des techniques de labour moins invasives ou réaménager des zones humides.

Réfléchir ensemble, planifier ensemble, faire ensemble, ça a fait de nous une communauté soudée.

En 2034, le sujet de l'amiante a refait surface. Après trois années de recherches en laboratoire, je tenais enfin une piste !

J'avais identifié une espèce de champignons d'origine sud-américaine, qui pouvait développer ses rhizomes jusqu'à 5 mètres sous terre en se nourrissant de l'amiante contenue dans le sol. En laboratoire, ce champignon pouvait « nettoyer » un mètre cube de sol en quatre mois.

Mais ces résultats ne valaient rien tant qu'ils n'avaient pas été testés sur le terrain.

Il fallait trouver des financements, demander des autorisations, convaincre un centre de recherche de s'associer au projet...

L'association « Sols en vie » avait énormément grossi. Elle rassemblait la majorité des acteurs de notre territoire : des mairies, des entreprises, des écoles, des agriculteurs, et bien sûr, un grand nombre d'habitants.

Ils ont pris le sujet à bras le corps.

Ensemble, nous avons réussi à mettre sur pied un projet d'expérimentation suffisamment sérieux pour obtenir des financements européens.

L'association a organisé des formations, pour que des bénévoles agréés puissent entrer dans le *No Man's Land* en toute sécurité, y faire implanter des champignons et prendre des mesures. Les écoliers ont fait pousser des milliers de plants de champignons dans leurs classes. Les lycéens en bac pro CIEL ont conçu une application où les bénévoles pouvaient renseigner leurs observations en temps réel. Des entreprises ont fait du mécénat de compétence, des agriculteurs ont prêté des granges...

Et nous avons prouvé que ça marchait.

Aujourd'hui, vingt ans après « Vère-nobyl », la zone d'exclusion de la vallée de la Vère est entièrement dépolluée et va être rouverte au public.

Aujourd'hui, le Noireau est bordé de pâtures d'été entourées de haies. Sa véloroute ombragée attire des milliers d'estivants chaque année.

Le Noireau déborde toujours, mais il ne détruit plus, il ne tue plus. Sa vallée a été labellisée « pépite de l'adaptation au changement climatique » par l'Union Européenne.

Aujourd'hui, il fait bon vivre dans notre petit coin de Normandie.

Et nous pouvons en être fiers !

Car ces réussites, nous les avons construites ensemble.

Je crois que vous pouvez vous applaudir !»

Julia relève les yeux. Face à elle, la forêt de chapeaux se met en mouvement, les éventails se posent sur les genoux, les mains s'agitent gaiement. Elle se nourrit du bruissement qui devient tonnerre.

Un large sourire étire ses lèvres.

Elle ferme les yeux. Cet instant, elle veut le graver dans sa mémoire.

Puis d'un geste de la main, elle demande le silence.

C'est maintenant. C'est le moment.

Elle n'a plus peur.

« On m'a fait l'immense honneur de me demander de couper ce cordon rouge que vous voyez derrière vous, symbole de la réouverture du *No Man's Land* de la vallée de la Vère. »

Certains se contorsionnent pour tenter d'apercevoir le morceau de tissu.

« La réouverture de cet espace, c'est le combat de ma vie. J'y ai consacré toute mon énergie depuis vingt ans, tout mon travail, tout mon temps. C'est ce qui m'a poussée à ne pas avoir d'enfant, car mon enfant, c'était ce projet. »

Julia attrape la paire de ciseaux posée sur le pupitre. Sans quitter la foule des yeux, elle les brandit au-dessus de sa tête.

Pendant quelques secondes, le temps semble suspendu.

Puis d'un geste brusque, elle les jette de toutes ses forces à ses pieds.

Les éventails s'immobilisent.

« Je ne couperai pas ce ruban », déclare-t-elle d'une voix ferme.  
« Ce matin, j'ai appris que 80 % de la végétation de la zone devait être rasée pour y créer des parcelles constructibles qui seront vendues au plus offrant.  
Sans consulter les habitants, bien sûr... »

Julia balaye du regard les écharpes tricolores qui ont cessé de sourire au premier rang.

« Vous n'avez donc rien appris de notre expérience ? » gronde-t-elle en faisant siffler le micro.  
« Vous voulez reproduire les mêmes erreurs qui ont conduit à tant de drames ? Nous avons mis vingt ans à construire notre résilience autour des eaux du Noireau. Le monde entier nous prend pour exemple. Cela ne vaut donc rien, pour vous ? »

Une caméra s'approche tout près de Julia.  
Un autre braque les ciseaux qui gisent sur l'estrade.

« Malheureusement, il n'existe aucune plante capable de dépolluer l'esprit humain de son avidité », conclut-elle.

Sans un regard pour l'assemblée muette, elle se dirige vers l'escalier.  
Elle quitte l'estrade en faisant claquer ses talons.  
Tac, tac, tac, tac.  
Elle ne tremble plus. Elle est fière.

*What's my definition of success?  
Standing up for what you know is right,  
while everybody else is tucking their tail between their legs.*

Bénédicte Parry